**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 28 (1890)
**Heft:** 18

**Artikel:** Les revenants
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-191668

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

un cachet à chacune de ces «figurations.» Elle s'acquitait de sa tâche avec conscience, comme d'un métier régulier, gardant toute sa tranquillité d'esprit, et songeant peut-être à quelque fiancé réel, choisi en dehors de ce milieu bizarre, pour lequel elle amassait une petite dot par ce moyen excentrique...

Ah? les petits mystères de Paris!

**Les revenants.** — Saint-Saëns est donc encore de ce monde, et les journaux qui se sont empressés de prédire sa mort y sont pour leurs frais. Ce n'est pas la première fois que les journaux de Paris se rendent coupables de pareilles anticipations. On peut citer entr'autres le cas de M. Washburne, l'ancien ministre des Etats-Unis, à Paris. Le 26 septembre 1887, la plupart des journaux parisiens annoncèrent son décès, en Amérique.

Ce cadavre récalcitrant télégraphia de New-York, à la légation des Etats-Unis, qu'il était encore vivant et qu'il comptait persévérer.

Il doit être désagréable de figurer ainsi prématurément dans les nécrologies; c'est un honneur qu'on est bien aise d'ajourner le plus possible, mais les personnages célèbres y sont toujours exposés, parce que, dès qu'ils tombent gravement malades, les journaux à informations préparent bien vite leur oraison funèbre, afin d'être prêts à l'insérer au premier signal.

Le romancier, Michel Masson, fut l'objet d'un canard semblable pendant une maladie. Un journal abusa du zèle de l'information jusqu'à publier le compte-rendu détaillé de ses obsèques, le jour même où Michel Masson, convalescent, était autorisé par son médecin à manger une première aile de poulet!

Et rappelons à ce propos une charge du spirituel écrivain Léon Gozlan, qui fit annoncer, à trois reprises, son propre décès. La première fois, il s'agissait de pousser à la vente d'une édition en souffrance. Cette plaisanterie l'ayant fort diverti, il la renouvela avec un égal succès, et, très encouragé, il tenta de la renouveler une fois encore, ce qui devenait abusif.

Un jour, un de ses amis, qui s'aidait à accréditer ce bruit, court au bureau du *Siècle* et annonce d'une voix émue la mort foudroyante de l'auteur d'*Aristide Froissart*. Havin, le directeur du journal, considère d'un air défiant ce messager de mauvaise nouvelle:

— Vous êtes bien sûr qu'il est mort? lui demanda-t-il.

— Hélas, monsieur, il vient d'expirer dans mes bras.

Mais, Havin, instruit par l'expérience, ajoute:

— C'est égal, nous attendrons, cette fois, qu'il soit enterré!

## L'ÉCLAIR

Au temps de la domination espagnole à Naples, au commencement du XVII^e siècle, des ferments de révolte agitaient sans cesse les populations opprimées; les grands et nobles mots de patriotisme et de liberté ne se murmuraient qu'à voix basse, mais trouvaient un écho dans tous les cœurs. Des conjurations, des sociétés secrètes préludaient déjà à la grande insurrection qui allait éclater bientôt à l'appel de Mazaniello.

Plus d'un Napolitain, alors révolté contre les oppresseurs, fuyait dans les montagnes inaccessibles, les exactions, les humiliations qu'impose la présence de l'étranger sur le sol natal.

Des bandes ne tardèrent pas à se former ainsi dans les défilés des Abruzzes.

Tout d'abord, les fiers descendants des Morses et des Samarites, animés par les plus généreux desseins, n'eurent qu'une pensée: préparer en secret la libération de leur territoire. Malheureusement, au petit nombre de cœurs courageux qui concevaient ce plan, vinrent s'adjoindre des gens de moins bonne volonté. Débiteurs insolvables, fils rebelles, vagabonds et autres individus de même valeur, cherchèrent — sous couleur de patriotisme — un refuge contre les lois parmi ces troupes de braves citoyens, dont ils ne tardèrent pas à déshonorer le noble but par des actes de brigandage odieux.

Une nuit d'été, sur le sommet d'un plateau, voisin du mont Mujella, dans l'ombre d'une épaisse forêt, sous la voûte mystérieuse des vieux arbres inclinés par les ouragans, des bruits d'armes et de voix se faisaient entendre. On ne voyait rien, mais on devinait là, cachée sous les pins gigantesques, la présence d'une troupe nombreuse et irritée.

Le ciel noir, sans lune, la lourdeur de plomb d'une atmosphère chargée d'orage, les mugissements d'un torrent qui roulait au fond de la gorge auraient suffi à remplir de terreur l'âme de toute créature humaine égarée dans ces solitudes abruptes et sauvages. — Le dialogue suivant entre un bandit et quelque voyageur capturé dans la montagne prenait un caractère doublement effrayant au milieu d'un pareil cadre:

— On t'a surpris à l'entrée d'une caverne où nous avons entassé des cailloux précieux extraits des roches aurifères. Ces richesses sont destinées à notre cause..., tu nous espionnais. Tu mérites la mort.

— Si je suis coupable, c'est involontairement. Je ne me mêle pas de politique, et le hasard seul m'a conduit par ici.

La fraîcheur de l'organe, l'accent courageux et juvénile de celui qui répondait, décélaient un homme dans l'ardeur audacieuse de la vingtième année.

L'interrogatoire continuait.

— Qui es-tu, en somme?

— Un peintre, tout simplement!... Un amoureux de l'art et de la nature. L'Aranella est mon pays. J'allais à Rome; mais tenté par les beautés de la route que je faisais à pied, je me suis écarté un peu du chemin direct, mon crayon à la main, prenant de ci de là les croquis de l'étonnante contrée que je traversais. C'est dans cette occupation que vous m'avez surpris. Fouillez mon bagage... En fait de pièces compromettantes pour votre sûreté, vous ne trouverez que mes esquisses et mes pinceaux.

Un murmure confus de doute, de méfiance, s'éleva autour du prisonnier.

— Pour n'être pas préméditée, reprit le brigand, interprète de ses hommes, ta faute n'en est pas moins dangereuse, menaçante pour nos intérêts. Tu sais maintenant où sont nos trésors; un mot de toi peut les livrer aux sbires du vice-roi. Il nous faut donc une garantie: ta vie, ou une rançon égale à l'or dont tu as découvert l'existence.

— Ma fortune ne dépasse pas quelques carlins... Où prendrais-je de quoi vous payer cette rançon?

— N'as-tu parents? des amis?... riches.

— Je suis orphelin. Mes camarades sont tous comme moi, jeunes, riches d'espérances et d'illusions seulement.

— Réfléchis bien. Cherche dans ta mémoire si tu ne te souviens pas de quelque ressource secrète, d'un protecteur quelconque. Cinq minutes t'appartiennent. Au bout de ce temps, si tu n'as rien trouvé... nous te précipitons là-dedans.

Du geste, il désigna farouchement l'abîme creusé à quinze cents pieds au-dessous du lieu où se passait cette scène dramatique.

Le jeune homme accepta silencieusement le court répit qui lui était offert. Il s'assit sur une pierre, parmi les genêts et la bruyère. Peu à peu, ses yeux habitués à l'obscurité distinguaient mieux le site. Son esprit concevait toute l'horreur de la situation. Pas une chance de fuite!... Sous le rempart sinistre de la forêt, une horde cruelle semblable à des loups affamés! un gouffre béant de l'autre côté, un gouffre dont l'œil ne pouvait, en cette lugubre nuit, mesurer la profondeur!

Machinalement le captif poussa du pied une pierre dans l'espace... Malgré son poids, elle mit plusieurs secondes à atteindre le fond du précipice, où elle se brisa en produisant une poussière d'étincelles. Malgré sa bravoure, l'infortuné voyageur frissonna et son regard, fuyant l'effrayant abîme, se leva vers le ciel comme pour y chercher protection. — Aucune étoile n'y brillait. Les lourds nuages étendaient un crêpe funèbre sur la lente agonie anticipée du malheureux.

Une large main s'abattit sur son épaule. Les cinq minutes étaient écoulées.

— Eh bien!... Que nous dis-tu? fit railleusement le féroce bourreau.

— Que voulez-vous que je vous dise? répondit mélancoliquement la victime.

— Bon. En ce cas, finissons-en.

A ces mots, deux brigands saisirent le condamné et le poussèrent vers le précipice. Alors, au bord du vide, une lutte douloureuse s'engagea. Le patient, animé par l'instinct de la conservation, épouvanté par l'horreur d'un trépas si cruel, se débattait, se défendait, résistait. Les pierres roulaient sous ses semelles.., Ses mains se cramponnaient désespérément aux épaules de ses agresseurs qui craignaient de se trouver entraînés par lui dans l'abîme. C'était sauvage... épouvantable!

Tout à coup, un éclair éblouissant déchira la nue... Puis un autre, encore un autre,